

Avant-propos

Le titre de ce livre désigne une ambition, celle d'une approche globale de l'économie d'Ancien Régime. Il s'agit moins d'en chercher la bien improbable nature que de mettre en évidence, s'ils existent, les traits qui fondent sa spécificité. Dit autrement, la question que l'on se propose de traiter concerne la possibilité de définir l'économie d'Ancien Régime, c'est-à-dire de donner à cette expression un contenu à la fois historique et analytique.

Pour satisfaire cette ambition, confronter et juxtaposer de multiples monographies peut sembler la méthode la plus immédiate et la plus naturelle. L'historiographie n'a-t-elle pas longtemps privilégié les descriptions économiques et sociales détaillées dans le cadre limité d'un territoire, d'une ville ou d'une entreprise ? La comparaison ne manquerait donc guère de pièces. Elle serait pourtant peu satisfaisante et, si subtile soit-elle, le tout guère plus explicatif que la somme des parties. D'autres ont en effet montré pourquoi les monographies, établies chaque fois sur la base de questionnaires différents et avec le souci de former une totalité close, sont incomparables entre elles, ce qui exclut toute agrégation dans une explication d'ensemble. Le repli actuel de l'histoire économique de la France moderne résulte en partie de cet obstacle.

Les classifications élaborées pour différencier les systèmes économiques et les formations sociales apparus dans l'histoire n'ont pas ce défaut. Les plus pertinentes d'entre elles présentent cependant un autre inconvénient, celui de recourir à des critères de distinction qui laissent hors de leurs prises les sociétés comparables à celle de la France d'Ancien Régime. Ainsi le marxisme développe une théorie du système féodal et du mode de production capitaliste mais il est peu disert sur l'époque moderne. Elle apparaît comme un moment de transition, intéressant d'abord en ce qu'il permet d'ob-

server la décomposition d'une structure sociale — la société de type féodal — et la genèse des formes capitalistes d'accumulation et de production : en somme, l'Ancien Régime aurait pour seul présent son passé et son futur. L'affaire n'est guère différente si l'on se tourne vers la classification proposée par Karl Polanyi. Ce dernier s'intéresse aux différents types d'échange et il oppose « tous les systèmes économiques qui nous sont connus jusqu'à la fin de la féodalité » (organisés selon les principes de la réciprocité, de la redistribution ou de l'administration domestique) à l'économie de marché à partir du XIX^e siècle et à son mythe référentiel, l'autorégulation marchande. Cette séparation radicale élimine toutes les modalités intermédiaires auxquelles appartient précisément le contexte économique de la période traitée dans cet ouvrage.

Prenons un exemple. On ne peut nier qu'il existe une offre et une demande liées de façon complexe au système des prix ; en ce sens, l'échange est créateur de prix de marché. Pour Karl Polanyi, ce dernier trait est essentiel pour distinguer les sociétés à marché (c'est-à-dire où l'analyse économique standard est pertinente) de celles qui les précèdent. Aucune place n'est envisageable pour les économies comme celle de l'Europe préindustrielle où la notion de conjoncture des prix a un sens sans pour autant que les échanges (ou le marché) se comportent conformément à l'analyse néoclassique. La distinction introduite par Steven Kaplan entre le marché comme lieu concret (*market place*) et le principe du marché (*market principle*) souligne avec pertinence cette dualité mais elle ne fournit pas de concept adéquat. Les tentatives récentes de l'histoire économique institutionnelle aux Etats-Unis sont, sous cet angle, quoique résolument situées dans la longue durée, d'un intérêt limité. Malgré le souci affiché par son chef de file, Douglass North, d'« ajouter à la théorie la dimension du temps », elles reposent sur un évolutionnisme qui fait d'un concept unique — les institutions du marché — la clef de la dynamique de l'histoire. L'historicité se trouve exclue par ce temps finalisé qui est dans l'incapacité de distinguer des moments historiques.

L'impossible démarche descriptive d'un côté, les apories des classifications générales de l'autre incitent à envisager une orientation nouvelle. Son principe est le suivant. Il s'agit d'identifier les principales caractéristiques formelles de l'économie d'Ancien Régime et d'en déduire un modèle qui rende compte et explique les données empiriques et observables essentielles. En d'autres termes, à la différence de l'approche monographique, la capacité de décrire avec pertinence doit résulter de l'analyse et des constructions d'hypothèses qu'elle autorise et non pas être considérée comme un préalable

qui va de soi. Ne voyons donc pas là l'affirmation d'une démarche seulement déductive. La méthode mise en œuvre ici est différente et son souci pragmatique bien réel. Elle entend en effet construire ses analyses et leur donner progressivement consistance grâce à de multiples aller et retour entre les hypothèses et les considérations empiriques.

Comment identifier ces caractéristiques ? Il s'agit d'abord de se donner un angle d'attaque, un point de vue qui permette de formuler des hypothèses sur l'économie dans son ensemble. La question de la valeur est intéressante car elle ouvre à la fois sur cette interrogation majeure qu'est la coordination des échanges et sur la représentation économique du social à travers la répartition des revenus. Elle est aussi un préalable important pour la compréhension de la formation des prix, variable par ailleurs généreusement documentée dans les archives. Le couple valeur-prix, quoique rarement privilégié par les historiens, possède donc une grande force heuristique. Il exige une méthodologie qui ne peut être ni exclusivement théorique (comme l'analyse de la valeur des économistes), ni seulement empirique (comme l'approche des prix faite par les historiens).

L'élaboration des hypothèses sur la valeur s'appuie sur la lecture critique des principaux textes théoriques du XVIII^e siècle (Cantillon, Turgot, Quesnay, Steuart) : l'économie qu'ils théorisent est celle que nous étudions. Cet avantage ne vaut cependant que si ces auteurs ne sont pas lus à la lumière des ambitions et des avancées de la réflexion ultérieure. Une telle approche régressive, qui peut avoir un sens dans la perspective disciplinaire de l'histoire de la pensée économique, est sans signification quand il s'agit de comprendre à travers l'effort de réflexion abstraite de ses contemporains les particularités structurelles d'une époque. Ces textes explorent des voies théoriques parfois sensiblement différentes. La lecture qui en est faite privilégie pourtant les éléments de convergence qu'ils peuvent présenter. L'objectif est de trouver, à partir de la notion de valeur, les éclairages qui autorisent leur compréhension non pas unitaire mais non contradictoire. Ces écrits font figure de fragment dans la construction d'un concept original, pour partie étranger à chacun d'eux. La question n'est pas de juger du degré de cohérence interne des travaux des économistes des Lumières mais de comprendre la substance de leur exposé, ce qu'ils veulent dire et non s'ils savent le dire. Cela ne signifie pas que les incohérences logiques ou les insuffisances de l'argumentaire n'ont pas leur intérêt : elles sont au contraire centrales car les interprétations traditionnelles (c'est-à-dire les lectures classiques des préclassiques) veulent y voir le signe d'une mauvaise piste, à l'écart du chemin balisé par la suite. L'enjeu

n'est donc pas sans importance de savoir si ces incohérences n'ont pas plutôt d'autres origines, comme l'inachèvement de l'élaboration d'un objet original ou l'impossibilité de rendre compte de cet objet avec la grille inadéquate des concepts canoniques de la pensée économique postérieure. Mettre en évidence ces tentatives de passage en force constitue l'un des moyens les plus sûrs pour accéder au contenu propre, original des écrits anciens.

Une image riche et nuancée de la valeur en ressort mais sa caractéristique première est son inachèvement. Cet inachèvement désigne les incohérences logiques, apparentes ou réelles, évoquées plus haut, mais aussi une insuffisance plus essentielle propre aux limites de l'analyse préclassique. Il oblige à recourir à un argumentaire plus vaste pour refermer le cercle de la valeur, que l'approche seulement économique ne permet pas de clore. L'imbrication de l'économie dans l'univers du social intervient pour achever cette clôture. Deux exemples. L'ouverture vers la valeur d'usage permet d'établir des correspondances entre les principes perçus d'organisation de la société et l'expression d'une demande qui se trouve d'emblée socialisée. Une assise plus forte est ainsi donnée aux analyses du XVIII^e siècle et à leurs intuitions du rôle prépondérant tenu par la consommation. L'autre exemple concerne le poids des références aristocratiques dans l'élaboration par les individus ou les groupes sociaux de l'idée qu'ils se font de l'activité économique et des buts qu'ils poursuivent. Cette influence protéiforme ne concerne pas seulement les modèles de consommation, comme l'on sait, mais aussi la conception du profit, la relation à la rente foncière ou la perception du rapport social, autant de définitions qui donnent un contenu propre aux comportements économiques anciens.

Les principales caractéristiques formelles de l'économie d'Ancien Régime se trouvent ainsi formulées. Elles servent dans un premier temps à élaborer les éléments essentiels de la dynamique économique ancienne, regroupés au sein de la notion de circuit monétaire. C'est l'objet de la seconde partie. La nature de cette dynamique dépend évidemment des résultats acquis précédemment à propos de la valeur. Que la formation des prix se caractérise par l'absence de mécanisme gravitationnel — à la différence de ce que prétend l'approche économique standard — et par une fixation dans l'échange a pour conséquence qu'il est impossible de considérer une situation théorique d'équilibre stable d'où se déduirait une dynamique des ajustements. Le temps se trouve d'emblée introduit dans sa complexité : ces ajustements sont toujours incomplets et se réalisent dans la durée ; ils ne peuvent se réduire à un schéma statique et prévisible. L'existence de temporalités diverses et la notion de

dépendance temporelle s'affirment comme des caractéristiques fortes de l'économie ancienne.

Par extension, cette absence de mécanisme régulateur qui relierait les principales variables (niveau des prix, masse monétaire, taux d'intérêt, etc.) oblige à envisager des formes d'ajustement entre ces dernières, qui s'appuient sur des règles propres à l'économie ancienne. La notion de séquence se trouve ainsi progressivement élaborée. Il ne s'agit ni d'une durée temporelle déterminée ni d'un pas conjoncturel défini mais de la succession ordonnée d'interactions entre les différentes variables considérées. Toute la pensée préclassique opère ainsi, moins en recherchant la règle générale qui permettrait de déduire les processus économiques qu'en élaborant la description des diverses évolutions possibles. L'usage des textes anciens change dès lors de nature. A l'approche substantialiste, qui les considère comme la matrice de la réflexion théorique, se substitue une approche instrumentaliste qui prend appui sur eux pour élaborer des outils d'analyse — comme la notion de circuit —, ou pour témoigner de fonctionnements économiques particuliers. Il s'agit en somme de la projection du contenu de ces écrits sur un cadre général d'analyse, progressivement élaboré à partir d'eux mais dont la logique d'ensemble n'est homologue à celle d'aucun d'eux.

L'étape suivante, la troisième partie, consiste à confronter deux types de temporalités. La première, celle de la séquence, est abstraite. Elle dessine des évolutions possibles et constitue de ce fait un outil pour ausculter les séries statistiques. L'observation des données empiriques ne fournit en effet que de rares explications, quand elles ne sont pas fausses, sur les causes ou les mécanismes qui leur donnent naissance. Une organisation préalable de ces observations pour aider à les « lire » est nécessaire, c'est ce à quoi doit contribuer la séquence. La seconde temporalité procède de la décomposition statistique. Il s'agit cette fois de travailler sur des séries réelles et de mettre en évidence leurs composantes les plus apparentes avec leurs caractéristiques, comme l'intensité variable de l'autodépendance de court terme, les paramètres qui définissent les différentes formes cycliques et pseudo-cycliques, les longueurs changeantes des mouvements de longue durée. Il ne peut s'agir que de propositions de lecture, de « faits stylisés », pas de certitudes absolues : les méthodes statistiques utilisées ont une forte capacité à faire voir et à suggérer mais sans dépasser le stade de la présomption tant que d'autres registres explicatifs ne sont pas intervenus. Ces deux outils permettent de décrire le mouvement des indicateurs importants (prix, salaires, indices d'activité, etc.) et des comportements des agents révélés par les courbes. De là, il est possible de procéder à

l'étude des fonctions économiques les plus essentielles, tant pour la production que pour les échanges : marché du travail, modèles de consommation, processus temporels de la production agricole et de biens manufacturés.

La dernière partie de ce livre opère la synthèse des enseignements précédents et analyse les rythmes de l'économie considérée dans sa globalité. Le temps qu'il est possible d'appréhender est à la fois plus complexe d'un point de vue analytique (il résulte de l'agrégation des séquences précédemment étudiées) et plus concret (il doit rendre compte des formes temporelles effectivement observées du court terme aux mouvements de longue durée). C'est un temps reconstruit mais aussi capable de reproduire les caractéristiques essentielles des données empiriques. Chaque chronique apparaît comme un cheminement possible d'un ensemble de processus qui peuvent en générer beaucoup d'autres. Seules les contingences particulières, les perturbations propres à chaque contexte local singularisent chacune des séries. Cela ne signifie aucunement que ces événements ont une influence mineure : les trajectoires de l'économie d'Ancien Régime ont une forte mémoire, une vraie sensibilité à leur histoire.

Deux partis pris forts souhaitent organiser cette étude. Le premier est l'importance prise par la notion de temporalité, qui procède directement des hypothèses sur la valeur. Les composantes nécessaires à l'élaboration du dispositif explicatif y font d'emblée référence, que ce soit l'idée de circuit pour le temps interne à l'économie, ou l'absence d'équilibre dans les échanges pour l'ouverture vers les temporalités plus larges du social. Ses modalités d'intervention sont multiples car elles jouent sur plusieurs types de variations : celle de l'échelle temporelle puisque l'économie d'Ancien Régime s'explique par une interaction compliquée entre différentes durées d'action ou de perception ; celle du degré variable d'abstraction dans la mesure où l'explication n'est possible qu'en faisant intervenir des temporalités aux statuts épistémologiques contrastés.

Le second parti pris est l'affirmation de la nécessité d'un point de vue particulier pour développer une vision d'ensemble. Ce point de vue est d'abord économique : la valeur est au point de départ de l'analyse. Cela ne signifie pas que d'autres considérations n'interviennent pas et l'on a souligné, par exemple, l'importance de la logique sociale des comportements. Mais certaines variables, à commencer par les échanges monétaires et les prix à l'exclusion du troc, sont privilégiées ainsi que des notions comme celles d'offre, de demande ou de consommation. Ces dernières notions ne sont inconnues ni de l'historien ni de l'économiste, mais elles procèdent

ici d'un autre questionnaire et revêtent de ce fait un contenu nouveau. Ce contenu est à la fois très différent de celui que leur accordent les économistes, préoccupés du contemporain et dont le dispositif théorique est largement différent, et plus substantiel que celui des historiens, peu désireux d'élaboration abstraite et qui font de ces notions un usage essentiellement descriptif. Cette double disqualification oblige à innover et à inventer un autre langage économique pour l'histoire. Le livre que l'on va lire en est le résultat.

On souhaiterait qu'il puisse être lu aussi de ce point de vue, pour juger de la pertinence du déplacement que provoque l'introduction d'un autre vocabulaire et d'une méthode différente pour l'histoire économique.